D'autre part, M. LÉVÊQUE n'utilise pas l'analyse du personnage de Baubo présentée par M. J.-P. VERNANT, *La mort dans les yeux*, 1985, p. 32-34, qui insistait sur le caractère de pseudo-visage, de masque, du sexe exhibé de Baubo (d'où le rire), et sur l'âge de la déesse : c'est une vieille femme, comme d'ailleurs Iambé, selon Apollodore (alors que P. LÉVÊQUE fait de cette dernière une jeune femme, p. 44, mais une vieille, p. 106), ce qui l'oppose à la jeune Ameno-uzume (p. 106), et devrait conduire à nuancer l'interprétation, p. 110, du sexe féminin exhibé, comme renvoyant à « la puissance de la sexualité/reproduction ».

Mais le livre ne se limite pas à cette enquête comparative cependant déjà ambitieuse, car P. LÉVÊQUE entreprend de donner une vision globale de la mythologie japonaise, vision de type historique, puisque trois périodes sont distinguées, et économico-social (carte, p. 98, et tableau, p. 102), puisque sur la base de données archéologiques, il envisage les transformations économiques et sociales comme « conditions de production » (p. 89) des cosmogonies et théogonies du VIII[e] siècle. M. LÉVÊQUE distingue ainsi un fonds ouralo-altaïque marqué par la prédominance d'une déesse solaire, puis deux vagues d'influence chinoise et indonésienne, enfin, un « processus d'indo-européanisation » par contact (p. 94), sans migration de populations.

Ces quelques remarques suffiront à montrer l'ampleur de la réflexion et la richesse foisonnante de ce petit ouvrage, dont la démarche effraiera sans doute les tenants de l'hyper-spécialisation (M. LÉVÊQUE, p. 10, ne s'en émeut pas), mais mérite de retenir l'attention des mythologistes et des latinistes, puisqu'il explore les marges extrêmes de l'idéologie indo-européenne. Et puis, καλὸς κίνδυνος.

Philippe MOREAU.

Archéologie. Histoire de l'art.

Marco FABBRI, Angelo TROTTA, *Una scuola — collegio di età augustea — L'insula II di Velia* (Archaeologia Perusina, 7) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1989, 130 pages + 71 planches hors-texte et deux dépliants (plans et coupes).

Nul n'ignore aujourd'hui l'importance du site archéologique de Vélia, mais la colonie phocéenne, qui avait éveillé l'intérêt des archéologues au cours du XVIII[e] siècle et vers la fin du XIX[e] siècle, n'a été véritablement explorée qu'à partir de 1927 et ce n'est que depuis 1949 que des fouilles systématiques y ont été entreprises. Le livre de Marco FABBRI et d'Angelo TROTTA présente de façon détaillée le bilan d'une partie de ces dernières fouilles, en étudiant, dans le quartier méridional de la ville, l'*insula II*. Tout d'abord, les auteurs nous rappellent l'historique des fouilles de Velia et ensuite plus précisément de celles de cette *insula*. Les premières indications la concernant sont dues à P. C. SESTIERI; l'ensemble interprété comme une *palaestra iuuentutis* par Mario NAPOLI (1966) est considéré par E. GRECO (1980) comme un *Caesareum*, tandis que W. JOHANNOWSKY suggère une liaison entre le culte impérial et le siège d'associations. Des divergences se manifestent entre ces auteurs sur la datation, et certaines inscriptions posent des problèmes d'interprétation. C'est sur tous ces points que les auteurs de la monographie présente cherchent à nous éclairer, en nous présentant les vestiges architecturaux, les données épigraphiques et l'important ensemble de sculptures conservées.

Une première partie est consacrée au monument qui occupe cette *insula*, un

important édifice rectangulaire de 71 mètres sur 36, caractérisé par deux grands corps de bâtiments : l'un, plus petit, est organisé autour d'une cour, entouré d'un portique à colonnes sur trois de ses côtés, l'autre, caractérisé par un cryptoportique en forme de U, comprend notamment un jardin surélevé ; les fouilles ont permis de distinguer les diverses étapes de la construction et des remaniements (avant le bouleversement de l'époque byzantine) et la découverte d'éléments — bassins, autels, boutiques — dont la fonction est à déterminer. La stratigraphie, l'étude précise des techniques de construction utilisées, des briques et des éléments décoratifs permettent de préciser, en s'appuyant sur les travaux de G. LUGLI, de W. SCHLEUNING et de P. MINGAZZINI la chronologie et de distinguer trois phases principales. Les différentes parties de l'édifice sont alors (pages 37 à 62) décrites dans le détail.

L'examen des briques conduit à l'étude épigraphique des *bolli laterizi* ; 15 tuiles comportent un prénom et un nom *M(arci) Arri* ; les autres apparitions de ce nom, notamment à Pompéi et à Pouzzoles, permettent de fixer la construction de l'*insula II* au début de l'époque augustéenne. Puis les auteurs s'attachent à l'étude et au commentaire de quatre inscriptions découvertes en 1958 et qui sont relatives aux médecins ; deux *hapax* retiennent particulièrement leur attention : d'abord οὔλις qui serait une épiclèse d'Apollon, dieu guérisseur (on peut en effet rapprocher ce terme du verbe οὔλειν qui selon Strabon signifierait ὑγιαίνειν) ; ainsi, les médecins prendraient le nom de cette épithète du dieu de la santé ; le second est φώλαρχος, qui pourrait désigner le chef d'un collège. Il convient aussi de noter que l'inscription n° 4 comporte le nom de Parménide, dont on connaît le rôle à Velia, et de rappeler les rapports qu'entretenaient alors médecine et philosophie. Les auteurs en viennent à se demander de façon intéressante si la présence de formes onomastiques inconnues en Occident, mais bien attestées en Asie Mineure, ne seraient pas à mettre en rapport avec l'exode des Phocéens.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'importante collection de sculptures trouvées dans cette *insula*, à l'identification des portraits, à la datation des sculptures, à la signification de cet ensemble. Sont examinés d'abord dix portraits constituant, selon les auteurs un cycle julio-claudien ; une analyse typologique précise et de nombreuses comparaisons permettent de proposer des identifications dont certaines ne paraissent pas totalement convaincantes et il aurait été souhaitable, pour les appuyer, de publier les photographies des œuvres citées à titre de comparaisons. Si les identifications proposées sont admises, on peut accepter la constitution de ce cycle en trois phases, la première à l'époque d'Auguste (aux environs de l'année 5 av. J.-C.), la seconde à l'époque de Tibère, la troisième à celle de Claude. D'autres statues représentent des *togati*, des médecins, des philosophes (l'un serait Parménide, l'identification d'un autre avec Zénon semble plus hypothétique), des divinités (Apollon ? et Asklépios ?) ou encore sont des copies d'œuvres grecques : ces statues qui s'échelonnent entre la fin du I^er^ siècle av. J.-C. et les années 80-90 témoignent d'une longue tradition de vie sociale et culturelle à Vélia.

L'organisation de l'ensemble du monument, l'étude des inscriptions, les identifications des statues conduisent les auteurs à rejeter l'identification à un *Asklepeion*, et ils proposent de voir là un édifice avec une double fonction : une *schola* ou siège d'une association dans la partie antérieure, le siège du culte impérial dans la partie postérieure et la structure d'ensemble conviendrait à un *collegium*. Ceci permettrait, si on accepte l'identification des 5 portraits de *iuuenes* comme ceux de jeunes gens de la famille d'Auguste, de trouver là l'exemple le plus ancien d'une politique dynastique. En tout cas, il s'agit d'un ensemble « vivant » où les groupes de statues se trouvent complétés, « mis à jour » par l'addition de nouvelles statues

tant pour compléter le cycle julio-claudien que pour introduire de nouveaux médecins.

La documentation photographique est importante : 167 photos réparties sur 71 planches, mais les tirages sont dans l'ensemble médiocres, ce qui est quelque peu gênant pour la perception des détails des sculptures. Ce qui gêne aussi par ailleurs est l'abondance de négligences d'impression, nombreuses pour les citations en langue étrangère (français et grec notamment), mais qui se trouvent parfois aussi dans le texte italien.

Cet ouvrage nous offre un dossier important, avec des analyses précises et minutieuses (avec toutefois quelques répétitions inutiles) sur un ensemble complexe et dont l'interprétation n'est pas si facile. Les hypothèses formulées méritent d'être examinées et discutées ; en effet, si sur certains points les auteurs savent se montrer prudents et réservés, sur d'autres ils paraissent un peu trop affirmatifs ou audacieux. Ils ont toutefois le mérite de nous faire connaître un ensemble intéressant de scultpures et quelques inscriptions dont l'étude a été conduite de façon rigoureuse. Surtout ils nous montrent un ensemble monumental d'un type original et ils s'interrogent sur sa fonction et son évolution entre l'époque d'Auguste et celle d'Hadrien. Nous pouvons grâce à eux imaginer l'organisation d'un collège de médecins à Vélia dont dépendaient aussi une école (sur le modèle des διδασκαλεῖα grecs) et des espaces destinés à des activités sportives pour la *iuuentus* ; la présence du cycle julio-claudien s'y justifie comme présence du culte impérial dans le siège d'une association.

Michel HANO.

Archeologia laziale, X, 2. Decimo incontro di studio del comitato per l'archeologia laziale (Quaderni di archeologia etrusco-italica, 19) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1990, 344 pages in-4°.

Ce dix-neuvième cahier épuise la série des travaux de la table ronde réunie les 7, 8 et 9 Novembre 1990 en l'honneur des quatre-vingts ans de M. PALLOTTINO. Aux exposés consacrés à l'histoire de la *via Appia* dans le volume précédent succèdent dans cette deuxième livraison quarante-huit comptes rendus de fouilles ou communications de caractère plus général présentés selon l'ordre déjà familier aux lecteurs d'*Archeologia Laziale*. Après une éclipse, la rubrique *Colli Albani* fait sa réapparition : des deux articles qui la meublent, le second (L. QUILICI-S. QUILICI GIGLI, *Ricerca topografica a Tusculum*) constitue une précieuse mise au point.

En ce qui concerne le reste de l'ouvrage six articles ont plus particulièrement retenu notre attention : I. SCIORTINO-E. SEGALA, *Rinvenimento di un deposito presso il Clivo capitolino* (dépôt du VI^e^ siècle au sujet duquel les auteurs envisagent avec toute la prudence désirable la possibilité qu'il ait quelque chose à voir avec l'*ara Saturni* antérieure dans cette zone au temple élevé à ce dieu), I. RUGGIERO, *La cinta muraria presso il Foro Boario in età arcaica e medio repubblicana*, M. CRISTOFANI, *Osservazioni sulle decorazioni fittili arcaiche dal santuario di Sant'Omobono*, M. R. SANZI DI MINO, *Le pitture della villa di Castel di Guido* (à propos de restes de peinture du III^e^ style retrouvés dans une villa construite à proximité du site de l'antique Lorium), M. FENELLI-M. GUAITOLI, *Nuovi dati degli scavi di Lavinium*, et B. HELDRING-C. M. STIBBE, *Scavi a Satricum : campagne 1988 e 1989* (article dans lequel les auteurs présentent le *skyphos*, peut-être datable du IV^e^ siècle, qui portait une inscription rédigée en grec en l'honneur de Mater Matuta).

Bref un volume qui, comme les précédents, apporte son lot de nouvelles et de mises au point.

Jean-Claude RICHARD.

L'arqueologia a Catalunya, Texte de Xavier BARRAL I ALTET, Fotografies de Ramon Manent : Edicions Destino, Barcelona, 1989, 270 pages.

Natif de Catalogne, toujours amoureux et justement fier d'une terre au passé si riche, Xavier BARRAL I ALTET s'est fait connaître par toutes sortes de travaux sur l'archéologie antique, paléochrétienne, préromane de la Catalogne, en particulier par son livre si neuf et précis sur l'art préroman catalan, publié en 1982, également en langue catalane et à Barcelone. Remaniant des travaux déjà publiés, il offre dans le présent ouvrage une excellente introduction à l'évolution de l'archéologie catalane au cours des deux derniers siècles, et à son état actuel.

Le lecteur y est introduit au fil d'une longue histoire : celle de la redécouverte du patrimoine archéologique de la Catalogne par les Catalans. Elle fut animée par un sentiment national qui a peut-être éveillé plus tôt qu'ailleurs, dans la péninsule, l'intérêt du grand public pour ce que nous appelons aujourd'hui son patrimoine. Qui n'a admiré, en des recoins éloignés de la terre catalane, les inscriptions commémoratives de l'action exercée par la *Société des amis du pays*, qui a sauvé en temps opportun tant de monuments? C'est cette histoire qui est d'abord racontée ici, de manière vivante et précise. Des hommes, des institutions, des découvertes, des points de vue nouveaux : on revit avec les Catalans eux-mêmes ce retour à leur passé, en particulier depuis cette exposition universelle de 1888 qui a réveillé tant d'activités culturelles dans ces provinces de la péninsule.

La seconde partie est consacrée à l'état actuel de l'archéologie : sites et monuments de toute sorte, du paléolithique aux premiers siècles médiévaux; naissance de l'archéologie industrielle (le seul chapitre qui soit un peu hors sujet, même si l'activité catalane en ce domaine y est mise en valeur, d'une manière bien justifiée par l'ancienneté de l'industrialisation dans cette partie de la péninsule ibérique). Le livre s'achève par un chapitre de méthode sur les techniques et la pratique actuelles de l'archéologie, et un double répertoire de notices sur les principaux gisements et musées archéologiques de Catalogne.

On ne rendrait pas justice à cet ouvrage substantiel et instructif, écrit avec science et enthousiasme, si l'on ne signalait son exceptionnelle documentation photographique, presque totalement en couleur. Vues aériennes et panoramiques, gros plans de pièces minuscules, en passant par les photos zénithales de mosaïques et de quartiers d'habitation antiques. Et les sites et gisements sont l'occasion d'une sorte d'hymne graphique à la beauté de la terre catalane. Cette œuvre de savoir et de goût est aussi un livre d'art, et une incitation à un voyage qui en vaut la peine.

Jacques FONTAINE.

Luigi SPERTI, *Rilievi greci e romani del Museo Archeologico di Venezia* (Collezioni e Musei archeologici del Veneto, 32) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, 193 pages. — Renato POLACCO, Gustavo TRAVERSARI, *Sculture romane e avori tardo-antichi e medievali del Museo Archeologico di Venezia* (Collezioni e Musei archeologici del Veneto, 31) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, 71 pages.

Ces deux volumes luxueux continuent la publication scientifique des œuvres conservées dans les collections et musées archéologiques de la Vénétie. Ils offrent dans une présentation identique un catalogue méthodique des objets conservés avec l'indication des caractéristiques essentielles : dimensions, état de conserva-

tion, origine, bibliographie; chaque objet est accompagné d'au moins une photographie, pour certains même de plusieurs — sculptures présentées sous des angles différents, détails de bas-reliefs... Mais si la richesse et la qualité de la documentation photographique sont tout à fait remarquables, il convient d'apprécier aussi le commentaire qui accompagne les notices où les auteurs offrent une description fort précise des œuvres, relèvent les inscriptions, discutent les datations proposées, l'interprétation des scènes figurant sur les bas-reliefs, la signification des statues; et, pour ce faire, ils s'appuient sur les études les plus récentes, sans pour autant négliger les travaux anciens.

Dans le volume consacré aux reliefs grecs et romains, L. SPERTI indique que la plupart des œuvres présentées ont une origine mal connue; pour les reliefs grecs, dont peu ont été acquis au XVI[e] siècle, mais qui ont enrichi les collections vénitiennes par la suite, les informations sont minces; pour les reliefs romains, qui ont fait partie de la collection du cardinal Grimani avant d'être légués à la République de Venise en 1586, des catalogues anciens indiquent qu'ils proviennent pour la plupart de Rome ou de ses environs immédiats tandis que pour les autres, c'est seulement l'analyse stylistique qui permet de proposer aussi une telle origine. Parmi les cinquante-sept œuvres recensées, l'auteur se permet de s'interroger sur l'antiquité de quatre reliefs que certains spécialistes attribuent soit à des ateliers provinciaux, soit à l'Antiquité tardive, soit plus vraisemblablement à la Renaissance. On trouve bien entendu parmi les reliefs étudiés l'autel Grimani avec une notice très détaillée, qui est complétée par dix photographies en pleine page; mais on trouve aussi mises en valeur des œuvres moins connues, à l'iconographie intéressante et abondamment commentée comme par exemple un autel de Samos avec un banquet funèbre, un relief votif consacré à Cybèle et à Attis, une base de candélabre romain, sans doute du I[er] siècle av. J.-C., représentant la triade Isis, Harpocrate et Anubis ou encore une autre base, quelque peu postérieure avec une Ménade et deux danseuses avec un *kalathiskos*...

Le second volume que nous examinons ici est moins important, puisqu'il ne présente que quatorze sculptures (notices dues à G. TRAVERSARI) et trois objets en ivoire (notices dues à R. POLACCO); mais, comme le notent les auteurs dans leur introduction, ce catalogue permet de faire connaître des sculptures jusque-là peu connues et qui sont révélatrices du goût des collectionneurs patriciens de la République de Venise au XVI[e] siècle. Parmi les ivoires, le premier présenté (notice n° 14) mérite de retenir l'attention : c'est un petit coffret, du V[e] siècle, où sur le couvercle apparaît une *Traditio legis*, dont le prototype doit être identifié avec la mosaïque de la basilique constantinienne de Saint-Pierre; sur les autres faces du coffret, apparaissent d'autres aspects particulièrement caractéristiques de la même basilique que les photographies mettent particulièrement bien en valeur; quant à l'identification des personnages représentés, elle est plus difficile.

Il ne reste qu'à souhaiter que la collection à laquelle appartiennent ces deux beaux volumes (n°31 et n°32 de la série) se poursuive et que d'autres régions publient leurs collections archéologiques, en suivant l'exemple donné par la Vénétie.

Michel HANO.

Michèle BLANCHARD-LEMÉE, *Recueil Général des Mosaïques de la Gaule*, X^e^ Supplément à *Gallia* II, Province de Lyonnaise 4. Partie occidentale, cités des Carnutes, Turons, Andécaves, Cénomans, Diablintes, Namnètes, avec la collaboration de J.-P. DARMON et X. BARRAL I ALTET : Paris, C. N. R. S., 1991, in-4°, 154 pages, 12 fig., 66 pl.

Une publication de haute tenue scientifique, qui réunit 200 notices pour l'Antiquité et 6 pour le Moyen Age, de présentation uniforme : lieu et date de découverte, dimensions et état au moment de la trouvaille et actuellement (particularités matérielles, lit de pose...), lieu de conservation, description, bibliographie, illustration, observations, date. Quelques hésitations subsistent, naturellement, sur les limites de cités et leur évolution. Le développement récent des prospections et des fouilles urbaines a multiplié les découvertes, compensant les pertes inévitables.

On retiendra particulièrement les sites bien fouillés, riches en vestiges (les trois villas de Marboué-Mienne, Saint-Rémy-la-Varenne et Haute-Goulaine, les thermes de Verdes), qui ont fait l'objet de véritables monographies. À noter également au Clos Saint-Martin de Tours, les traces d'un atelier mobile de mosaïstes chargés de décorer un édifice religieux, la rareté des tableaux figurés (Thésée au Minotaure, génies porteurs de *clipeus*, dauphins, *uelum*), l'intérêt des pavements « utilitaires » étant de traduire dans l'habitat un certain degré d'aisance, la datation tardive de telle mosaïque (Marboué-Mienne), qui manifeste l'assimilation à la culture romaine et aristocratique d'un propriétaire d'origine germanique et la richesse des grandes villas des V^e^-VI^e^ siècles, même si la qualité des décors diminue.

Les documents les plus remarquables sont la mosaïque du labyrinthe urbain conservée au Musée archéologique de Blois et, pour l'époque médiévale, la mosaïque de l'abside à Germigny-les-Prés (VIII^e^-IX^e^ siècles). Des dessins anciens nous conservent heureusement le souvenir d'œuvres perdues.

On appréciera l'introduction synthétique, qui pose le problème des ateliers et des influences (Italie, vallée du Rhône) et suggère des comparaisons interrégionales, la mise au point très soignée, les descriptions minutieuses, les références exhaustives, les figures situant les mosaïques dans leur contexte architectural, la qualité des illustrations (plusieurs en couleurs) avec références en marge du texte. Un travail collectif exemplaire.

R. CHEVALLIER.

Actes du XI^e^ Congrès international d'archéologie chrétienne (Lyon, Vienne, Grenoble, Aoste 21-18 septembre 1986), réunis et édités par Noël DUVAL, assisté de Françoise BARITEL et Philippe PERGOLA, 2920 pages terminées par un *index locorum*, 3 volumes (*B. É. F. A. R.*, 1989) : École française de Rome et Institut pontifical d'archéologie chrétienne, Roma, 1990.

Ayant pris pour thème principal *L'émergence de la ville chrétienne*, ce XI^e^ Congrès a présenté la particularité de joindre, à un ensemble de rapports et de communications d'une richesse exceptionnelle, une visite directe des sites paléochrétiens fouillés au cours des dernières décennies en dessous et auprès de cathédrales et d'églises de la région circumalpine : justement au cœur de quatre villes très anciennement chrétiennes de cette région. Cette réunion scientifique n'a pas seulement fait le point sur l'état des recherches archéologiques récentes, qui ont mis en lumière l'évolution constante de ces édifices, depuis leur construction la plus ancienne jusque dans le haut Moyen Âge. Elle a montré l'apport proprement

historique de ces fouilles diverses à notre connaissance des origines chrétiennes de ces cités. Au-delà même de la Gaule du Sud-Est, et du Nord-Ouest de l'Italie, elle a révélé dans toutes les régions de l'Empire romain, y compris et d'abord dans celles de l'Orient, combien dès le IV^e^ siècle le christianisme a produit une floraison architecturale aussi riche que diverse : on l'a vu dans la présentation de nombreuses découvertes récentes, de la Syrie à la Bretagne et des Balkans à l'Afrique.

Le thème du Congrès correspondait au développement des fouilles paléochrétiennes dans les quatre villes, mais aussi à l'essor des études historiques et archéologiques françaises en ce domaine. En témoignent les notices qui réunissent et critiquent, à propos de chaque édifice d'une cité donnée, toutes les sources littéraires et archéologiques, dans la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e^ siècle* en cours d'achèvement (8 fascicules parus depuis le Congrès) ; à quoi il convient d'ajouter l'*Atlas des monuments paléochrétiens de la France (III^e^-VIII^e^ siècles)* préparé par la même équipe d'archéologues et historiens, et paru en 1991 à l'Imprimerie Nationale sous le titre *Naissance des arts chrétiens*.

Les rapports, communications et conférences ont mis en lumière le progrès des méthodes archéologiques, et le déplacement des perspectives d'ensemble sur l'art paléochrétien. Celui-ci est de plus en plus envisagé dans le cadre général de l'évolution de l'architecture, aussi bien que de la société, de l'Antiquité tardive. Sur ces derniers points, on retiendra particulièrement la réflexion personnelle et suggestive que le très regretté P.-A. Février a présentée dans une conférence donnée à Grenoble au cours du Congrès ; il en fut l'une des chevilles ouvrières, avec N. DUVAL et le non moins regretté Ch. PIETRI — qui a bien voulu accueillir cette somme archéologique dans la B. É. F. A. R.

Les congressistes ont présenté de riches dossiers de monographies, parallèles à ceux de la *Topographie* susdite, mais en d'autres régions de l'*orbis christianus antiquus*. À ces diverses analyses de l'émergence de la ville chrétienne, avec son organisation de l'espace progressivement déplacée du forum antique aux alentours de la cathédrale, ont été associées des communications sur des sujets voisins et complémentaires : l'évolution de la topographie chrétienne des capitales, Rome et Constantinople, au cours des cinq siècles considérés ; celle de l'espace des morts, dans les nécropoles chrétiennes de diverses régions et cités ; enfin un ensemble d'études sur l'iconographie chrétienne de la cité : cette imagerie peinte ou mosaïquée hésite entre réalisme et schématisme, reflétant ainsi tantôt la réalité des villes d'ici-bas devenues chrétiennes, tantôt le symbolisme religieux de ces cités, qui sont aussi, selon le mot du poète, « le corps de la Cité de Dieu ».

Ces Actes ne feront pas seulement date dans l'histoire d'une discipline qui a récemment connu une accélération et un succès nouveaux, particulièrement dans notre pays. Ils demeureront, pour de longues années, un instrument de référence sur les récents progrès de l'archéologie paléochrétienne, et sur les questions nouvelles qu'elle est amenée à se poser aujourd'hui. Ils peuvent intéresser les latinistes par leurs apports à deux sujets capitaux : les modalités de pénétration du christianisme dans la civilisation romaine, et les mutations matérielles et morales qu'il provoqua dans la cité antique, entendue au sens propre comme au sens figuré. Ils resteront un *monumentum*, à la mémoire des deux grands historiens disparus depuis un Congrès à la réussite duquel ils ont tant contribué.

Jacques FONTAINE.